de RODRIGUEZ ADRADOS ?). Une deuxième partie, beaucoup plus courte — elle commence à la p. 123 — est intitulée *Le distique élégiaque et le pentamètre chez les théoriciens romains*. Je n'en perçois pas l'utilité. L'auteur ne fait qu'y reprendre, dans une série de chapitres réduits parfois à quelques lignes, ce que l'on trouve déjà dans la première partie, d'où bien des répétitions ; ainsi les l. 9-12 de la p. 115 sont reprises à la p. 163 ; et j'ai indiqué un cas très significatif au début de ce compte rendu : ce ne sont que des exemples.

Joseph HELLEGOUARC'H.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

ACCIVS, *Oeuvres (Fragments)*, texte établi, traduit et annoté par Jacqueline DANGEL : Paris, Les Belles Lettres, 1995, 415 pages, dont 156 doubles.

Ce n'est pas une mince affaire que l'édition de fragments de textes antiques. J'en soulignais la difficulté en présentant, il y a presque quinze ans, dans cette même revue (60, 1982, p. 354-357) celle des *Fragments* de la *Comoedia togata* par A. DAVIAULT, publiée également par la C. U. F. (1981). Le volume que nous présente J. DANGEL constitue donc la deuxième réalisation dans cette collection de ce type d'édition, à cette différence près, non négligeable, on va le voir, qu'il s'agit cette fois d'un auteur unique.

L'introduction est un modèle du genre. J. DANGEL y présente une synthèse remarquable, non pas tant sur l'homme lui-même, puisqu'on ne sait finalement pas grand chose sur sa vie, que sur à la fois l'auteur et l'œuvre. Elle souligne la très forte personnalité d'Accius, qui fut un érudit sans être un pur philologue, fin connaisseur à la fois des questions littéraires et des questions grammaticales, et sa très forte présence dans les milieux intellectuels de son temps. Fort justement, elle insiste aussi sur ce que l'on peut percevoir de la place qu'il tint dans la vie politique, comme partisan des *optimates*, à la suite de Scipion Nasica qui présida à l'assassinat de Tib. Gracchus. Mais ce qu'elle met particulièrement bien en lumière, c'est ce que l'on peut connaître de l'œuvre à partir des 726 vers ou fragments de vers qui nous restent des 50 000 environ qu'il a sans doute composés. Le plus grand nombre (650) appartient à des tragédies mythiques, 41 sont issus de deux prétextes, *Brutus* et *Aeneadae siue Decius*, 35 sont les restes de différents ouvrages de caractère épique, didactique et épigrammatique.

Ce qui caractérise les tragédies d'Accius, c'est cette particularité, unique dans toute l'Antiquité, que chacune est l'élément d'un ensemble mythique qui comporte une succession chronologique et une unité thématique. J. DANGEL y distingue cinq cycles, mais ayant entre eux des interférences au point que le tout constitue une sorte de vaste fresque où elle décèle l'influence majeure de la fresque pergaménienne dont Accius aurait adapté à la tragédie les canons architecturaux. Le poète latin a ainsi créé, en se référant dans ce but à des sources très diverses, un genre tragique nouveau, différent de la tragédie grecque, dans lequel il n'y a pas un héros unique, mais plusieurs héros constitutifs d'une véritable saga, dont elle nous propose la reconstruction (p. 41 sq.). Telle qu'elle se présente à nous, cette saga se divise en deux grandes parties : le cycle des Pélopides et de la guerre de Troie, qui comprend 24 pièces, chiffre correspondant aux 24 chants de l'*Iliade*, le cycle de Thèbes qui en comporte 22 ; elles regroupent des cycles secondaires comme la geste des Argonautes ou celle d'Hercule ; le lien entre ces deux grands groupes

est assuré par le fait que l'expédition de Troie a été conduite par les descendants de ceux qui participèrent à la guerre de Thèbes, d'où il résulte que, comme le précise l'auteur, p. 45 : « c'est finalement l'ensemble des tragédies acciennes qui pourrait relever d'un unique et vaste récit ». Les deux prétextes se rattachent à ce même ensemble, car la tragédie mythique porte en elle les ingrédients de la tragédie prétexte dans la mesure où Accius semble avoir voulu associer le genre épique et le genre tragique, et recherché une écriture historique de la tragédie.

Cette introduction est complétée par une étude attentive des problèmes grammaticaux, stylistiques et métriques relatifs à ces fragments. L'étude de la langue est particulièrement minutieuse; J. DANGEL souligne la place que tiennent chez Accius les questions de grammaire. En ce qui concerne la métrique, elle constate chez le poète une nette prédominance du *diuerbium* et du *canticum* sur les vers proprement lyriques, ce qui peut, il est vrai, s'expliquer par le processus de transmission de ces textes. Elle souligne la grande variété des rythmes et des tons, l'importance de l'architecture sonore, la parfaite adaptation des types métriques au contenu, la spécificité expressive des passages lyriques, de sorte que l'on peut parler d'une métrique stylistique. La dernière partie de cette introduction est consacrée aux problèmes d'établissement du texte et à l'histoire complexe de sa transmission. Elle dresse la liste détaillée des manuscrits et des éditions des auteurs anciens d'où sont issus ces fragments; elle insiste sur l'importance d'un manuscrit inédit du XVI[e] siècle dont l'auteur est A. AGUSTIN, archevêque de Tarragone, et qui comporte le relevé complet des fragments des poètes latins républicains. Elle donne ensuite celle des éditeurs les plus récents, au premier rang desquels elle place évidemment O. RIBBECK, *Scaenicae Romanorum poesis. Tragicorum Romanorum fragmenta*, Leipzig, 1851[1], 1871[2], 1897[3].

La présentation des fragments est très satisfaisante. Pour chacun d'entre eux est indiquée d'abord sa référence principale, puis, éventuellement, les autres textes dans lesquels on le trouve, tout cela en corps plus petit que le fragment lui-même, cité (dans la mesure où on peut le déterminer) au milieu de la page dans le corps utilisé pour le reste de l'ouvrage, et précédé éventuellement de l'indication en gras du type métrique auquel il semble appartenir. Les pièces mythiques sont, il va de soi, distribuées dans l'ordre des cycles et de leurs subdivisions, le cycle de Troie précédant le cycle de Thèbes, qui est suivi des fragments des prétextes puis de ceux des autres œuvres. L'établissement du texte appelle peu de remarques; dans le cas de fragments, seule une pratique approfondie de l'édition peut permettre de donner sur ce point un jugement valable; je note seulement au passage quelques suggestions ingénieuses, comme *te limo* dans frg. XII de *Neoptolemus* (p. 148), *non notus Daulide*, frg. VIII de *Tereus* (p. 199), *oues* substitué à *nos*, frg. V de *Medea* (p. 204). Il est de même très délicat, en l'absence de tout contexte, de porter une appréciation équitable sur la traduction. Je suis réservé sur quelques expressions ou formules qui s'écartent un peu trop de l'expression d'usage, sans que cela semble vraiment justifié; je n'apprécie pas beaucoup par exemple p. 142 « le héros de la bravoure » (pour *forti uiro* !), ni la traduction à diverses reprises de *sanctitudo* par « perfection cultuelle » (par ex. p. 198), même si cette traduction est techniquement rigoureuse; rendre p. 199 (frg. VIII de *Tereus*) *ferox* par « courageusement » ne me paraît pas exact. Dans *Meleager* VII (p. 208), *incilans probris* doit, je pense, en raison du sens de *incilare*, se traduire « m'accablant d'injures » et non « dénonçant des turpitudes ». Ce ne sont là qu'inévitables broutilles, qui n'enlèvent rien à la qualité de l'ensemble.

Le commentaire, indispensable dans le cas d'une œuvre de ce genre, se développe dans la seconde partie du volume, sur 124 pages. Il comprend d'abord pour chaque pièce les renseignements sur son contenu, sa place dans le cycle, ses

sources; les fragments sont ensuite examinés, non pas isolément afin d'éviter un excessif morcellement, mais par groupes de deux, trois, quatre..., voire de douze fragments; chacun d'eux est situé dans la pièce dont il fait partie; le sens en est éventuellement étudié de façon approfondie; enfin, sont apportées toutes les précisions, notamment d'ordre bibliographique, nécessaires à son interprétation, ainsi que toutes les indications utiles dans les domaines de la grammaire, de la stylistique et de la métrique. L'ensemble est de qualité; je pense notamment au commentaire des frgts VII-VIII d'*Oenomaus*, p. 272 ou à celui des frgts III-V d'*Armorum iudicium*, p. 302-304, mais on pourrait multiplier ces exemples. Ces commentaires sont tout à fait propres à nous aider à mieux connaître une œuvre dont l'importance fut sans doute grande à son époque.

Quelques légères remarques cependant pour terminer. La bibliographie est très riche et très instructive; elle ne laisse à peu près rien passer. Dans l'introduction, les références sont si abondantes qu'elles occupent parfois une grande partie de la page; on ne peut s'en plaindre. Si un même ouvrage est cité plusieurs fois, il est indiqué après la première citation soit par une forme abrégée du titre, soit par la mention *op. cit.* accompagnée du numéro de la note qui donne la référence complète; ce dernier procédé à l'inconvénient d'entraîner pour le lecteur bien des manipulations fort incommodes. Puis, au début du commentaire, est donnée une liste de quatre pages des ouvrages auxquels il sera fait référence; un bon nombre d'entre eux figurent déjà dans les notes de l'introduction, mais surtout, dans le cas de ceux qui apparaissent plusieurs fois, sont indiqués pour certains la forme abrégée du titre au moyen de laquelle ils seront cités, pour les autres un numéro d'identification. Je ne vois pas, dans un cas comme dans l'autre, les raisons qui ont commandé cette différence de traitement. Le recours aux titres abrégés n'occupe guère plus de place, est plus parlant, et sa pratique évite bien des manipulations fastidieuses pour avoir le renseignement que ne donne pas un simple numéro. Le volume se termine fort heureusement sur deux index : le premier est celui des noms propres, le deuxième celui des lemmes constitutifs de chaque fragment; mais pourquoi ces index sont-ils limités aux fragments tragiques, même si ceux-ci constituent l'essentiel de l'œuvre d'Accius ? On appréciera, bien entendu, la table de concordance avec les éditions Ribbeck et Warmington sur laquelle se clôt le volume, aux p. 401-411.

Remarques mineures et de pure forme; elles n'enlèvent rien aux qualités d'un ouvrage, qui restera sans doute longtemps la référence fondamentale pour tout ce qui concerne Accius et servira de modèle à ceux qui entreprendront un travail analogue. Ajoutons que la présentation matérielle est impeccable; les fautes d'impression sont pratiquement inexistantes, ce qui est remarquable dans le cas d'un texte qui se prêtait à tous les pièges.

Joseph HELLEGOUARC'H.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, tome XXIX, livre XXXIX, Texte établi et traduit par A.-M. ADAM : Paris, Les Belles Lettres, 1994, CXLIII-205 pages dont 86 doubles.

En 1970, les Belles Lettres avaient procédé à la réimpression anastatique, sous forme de plaquette, du livre XXXIX d'après l'édition Nisard, pour permettre aux agrégatifs de disposer d'une édition (l'édition de E. LASSERRE s'arrête au livre XXXV). C'est dire combien le travail d'Anne-Marie ADAM était attendu et vient combler une lacune. Le récit des années 187-183 est dominé par les relations de Rome avec la Méditerranée orientale et la Macédoine de Philippe V, par la crise des Bacchanales et la censure de Caton à Rome.

Conformément aux principes de la collection le texte est précédé d'une riche introduction de 143 pages où sont étudiés les aspects littéraires et historiques du livre, et où sont également abordés les problèmes des sources, de la place du livre XXXIX dans la décade et aussi dans l'ensemble formé par les livres XXXI-LII. A.-M. ADAM dégage l'importance de la source polybienne (elle semble lui accorder une primauté) pour une vingtaine de chapitres du livre XXXIX (essentiellement 23-29, 33-37 et 46-53) tout en soulignant l'originalité de Tite-Live qui utilise et développe le texte grec et le remanie afin de le rendre plus expressif, plus dramatique et plus rhétorique (ainsi, par exemple, à propos des événements — chap. 33-37 — de Maronée et de l'entrevue entre Philippe et Appius Claudius). A.-M. ADAM se montre d'une prudente réserve sur les intercalations éventuelles de passages annalistiques dans la source polybienne (théorie de MOMMSEN, suivie par la plupart des commentateurs BRISCOE, P. JAL, A. HUS... contra : H. TRÄNKLE, H. NISSEN) ; il est vrai que le livre XXXIX ne montre pas d'exemple évident de cette contamination (même à propos de XXXIX, 24, 6-13). Elle a raison de critiquer le point de vue mécaniste de la Quellenforschung et ses analyses tendent à démontrer, avec justesse, le travail historique de Tite-Live. Quant aux passages d'origine annalistique ils se répartissent entre Valerius Antias et Claudius Quadrigarius (cité en premier à partir du livre XXXIX), auxquels W. SOLTAU ajoute L. Calpurnius Pison. Le rôle de ce dernier (souligné par Ch. GOUILLART pour le livre XL et la découverte des livres de Numa) n'est pas à négliger pour le chapitre 6 du livre XXXIX, sur l'introduction du luxe à Rome par l'armée d'Asie (cf. Pline, *H. N.*, XXXIV, 14). A.-M. ADAM analyse les doublets du livre XXXIX qui ne sont pas toujours dus à une maladresse ou à un oubli de l'historien. Tout en reconnaissant l'importance d'Antias et de Quadrigarius, A.-M. ADAM envisage la possibilité d'une utilisation de Polybe pour certaines affaires romaines et suggère l'éventualité (indémontrable mais probable) d'un recours à Caton comme nous y invitent les études de H. TRÄNKLE (*Cato in der vierten und fünften Dekade des Livius*, Mayence, 1971) et A. E. ASTIN (*Cato the Censor*, Oxford, 1978). On ne peut qu'approuver des analyses qui vont dans le sens d'une réhabilitation de Tite-Live.

L'épisode qui occupe la scène historique dans le livre XXXIX est le récit de la répression des Bacchanales en 186 (chap. 8-19) qui comprend deux parties, la dénonciation du scandale à travers le roman de P. AEbutius et Hispala Faecenia et les différentes étapes de l'enquête avec ses mesures de répression. A.-M. ADAM a su tirer profit sur ce sujet de l'excellent travail de J.-M. PAILLER (*Bacchanalia, La répression de 186 av. J.-C. à Rome et en Italie, B. É. F. A. R.*, 270, Rome, 1988), dont elle expose les principaux résultats.

La comparaison avec l'inscription de Tiriolo (*C. I. L.*, I^2 581) montre les scrupules et la fidélité de Tite-Live dans l'élaboration de récit ; l'historien a vraisemblablement eu sous les yeux une version fidèle de l'événement (plutôt sous une forme indirecte). Il a su organiser une documentation technique pour l'insérer dans la trame du récit. Comme J.-M. PAILLER, A.-M. ADAM insiste sur une source polybienne comme intermédiaire entre Tite-Live et la source réelle du récit, l'annaliste Postumius, et minimise le rôle des annalistes récents Antias et Quadrigarius. Dans la répression du scandale, A.-M. ADAM tend à minimiser le rôle supposé de Caton et montre que le portrait traditionnel de Caton (chap. 40-41) tel qu'on le trouve chez Tite-Live ne correspond pas à la réalité historique : Caton pouvait être lié à une certaine faction du Sénat (thèse de ASTIN). Le livre XXXIX permet aussi de préciser le point de vue de Tite-Live sur les causes lointaines de la troisième guerre de Macédoine : il insiste sur les intentions belliqueuses de Philippe et s'inspire de la théorie polybienne tendant à minimiser les responsabilités de Rome.

En l'absence du *Bambergensis*, A.-M. ADAM montre l'importance des *Fragmenta Placentina* qui ont conservé douze fragments des chapitres 36 et 37 : ils permettent de confirmer les autres manuscrits (37, 2 : *lacedaemonis*; 37, 12 : *muros, agros*; 37, 15 *achaei* où l'auteur retient la correction de Gronov *achaici*) ou de soutenir les leçons du *Spirensis* perdu (37, 6 : *arbitror*). L'apparat critique montre aussi l'importance du manuscrit de Mayence disparu, le *Moguntinus*, utilisé par Carbachius pour son édition de 1519.

L'établissement du texte repose sur la lecture de cinq manuscrits, *P* et *E* pour une branche (φ), *NVL* pour la seconde tradition (Ψ). Deux autres manuscrits de Florence (en particulier le *Florentinus Mediceus Laur.* LXIII, 6 = C) ont été collationnés mais non retenus pour l'apparat. Bien sûr sont prises en compte les leçons des manuscrits perdus mentionnés par les grands éditeurs de Tite-Live, Carbachius, Gelenius, Sigonius. Le stemma offert repose sur les conclusions de Mc DONALD. Les travaux de M. REEVE et J. BRISCOE ont cependant attiré l'attention sur une classe de *deteriores* ou *recentiores* qui présente des points communs tantôt avec φ tantôt avec Ψ. Plusieurs d'entre eux pourraient être antérieurs à 1328, date où furent copiés *A* et *P*. Cette classe est prise en compte dans l'apparat sous le sigle *recentiores*.

Le texte établi avec beaucoup de soin et de précision par A.-M. ADAM respecte les leçons fournies par la tradition manuscrite, chaque fois que cette leçon peut être conservée : il s'écarte ainsi de l'édition de WEISSENBORN-MÜLLER pour se rapprocher du texte établi par N. MADVIG (ainsi en 19, 4 est retenue la correction de MADVIG et MOMMSEN *censor ei inuito*; cf. aussi 25, 4 : *cum essent*) et retenu par E. T. SAGE dans la collection Loeb. L'apparat critique est d'une très grande lisibilité et mentionne tous les manuscrits en évitant, à juste titre, d'employer les sigles désignant les classe φ et Ψ, qui sont une source de confusion. Seule la mention des *recentiores* se revèle par endroit imprécise. La sagesse de l'éditeur apparaît en 31, 7 où est conservé le possessif dans l'ablatif d'accompagnement *cum suis equitibus* (*sociis* est proposé par HEUSINGER et WEISSENBORN, BRISCOE a recours à la *crux*).

A.-M. ADAM propose trois corrections qui donnent une touche personnelle à son édition. En 22, 1, l'auteur suggère de lire ⟨*dies*⟩ *decem apparatos deinde ludos*, ce qui permet de conserver la leçon des manuscrits (*decem apparatos deinde*), sans faire preuve, comme H. J. MÜLLER, d'imagination excessive (*decem deinde dies magnifice apparatos*). À la fin de l'année 184, en 45, 8, la tenue de *comitia* pour désigner un nouvel augure de remplacement pose un problème à la fois institutionnel et textuel. Certains éditeurs comme W. HERAEUS ou J. BRISCOE dans la dernière édition Teubner ont préféré supprimer la référence aux *comitia*. A.-M. ADAM propose une remise en ordre du texte des manuscrits, déjà fourni par l'*editio Moguntina*, mais en gardant *sufficiendi* présent dans la tradition : *comitia auguris sufficiendi habita erant*. En 48, 3 A.-M. ADAM propose une correction minime *uersabatur* (uertebatur *codd.* certabatur *Maduig*) pour commander deux interrogatives indirectes énonçant le sujet d'un débat. Ces corrections reposent sur une étroite familiarité avec le texte livien et font preuve d'une prudence qui honore l'éditeur.

Sur quelques points, l'éditeur aurait pu faire preuve de plus d'audace. Ainsi, en 4, 4 il est juste de traduire : « Fulvius n'y perdait qu'un peu de temps » (*iacturam temporis facere*) mais les exigences de la traduction semblent alors supposer une correction soit *unius temporis* (MADVIG) soit *temporis tantum* (H. J. MÜLLER). En 8, 6 l'adjonction d'un verbe *incendisset* (MADVIG) ou *inflammasset* (WEISSENBORN) mettrait le texte latin en accord avec la traduction proposée.

La traduction se recommande par sa précision dans les passages techniques (mesures de répression, chroniques annalistiques, prodiges, jeux...), son respect

de la syntaxe livienne sans lourdeur (style indirect en particulier) : la traduction remplit son rôle qui est de rendre la structure de la phrase latine sans nuire à l'élégance. La qualité de la traduction et du commentaire, la rigueur avec laquelle le texte a été établi, la clarté de l'apparat font honneur aux études liviennes et à la collection dans laquelle prend place le livre de A.-M. ADAM.

Charles GUITTARD.

Histoire Auguste, tome III, première partie, *Vies de Macrin, Diaduménien, Héliogabale*, texte établi, traduit et commenté par R. TURCAN (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1993, XVI-241 pages dont 63 doubles.

Si les neuf *Vies* principales qui, du règne d'Hadrien, conduisent à celui de Caracalla sont considérées comme les plus sûres de l'*Histoire Auguste*, ce verdict ne vaut déjà plus pour les *Vies* secondaires de la même période, mais c'est avec les trois biographies regroupées dans ce volume que la situation se modifie du tout au tout. Le prologue de la première, celle de Macrin (= *O. M.*) qui s'applique en fait à toutes les « Nebenviten » reconnaît implicitement que l'anonyme ne disposait plus de sa source principale. Certes il se fait fort d'en pallier l'absence en faisant œuvre de compilateur capable de distinguer le bon grain de l'ivraie, mais le résultat de ses efforts apporte surtout la preuve qu'il ne fut guère regardant sur les moyens de combler le vide de départ. L'exemple de la biographie suivante, celle de Diadumène (= *Dd.*) est plus concluant encore. Fils de Macrin, celui-ci fut mis à mort, en même temps que son père, alors qu'il n'était pas encore sorti de l'enfance. *O. M.* et *Dd.* notent expressément qu'il n'y avait rien à dire sur son compte et ce double témoignage aide à comprendre que l'auteur ait été tenté de fondre sa vie dans celle de son père. Et de fait tout se passe en plus d'un endroit comme s'il avait tiré à la ligne.

De prime abord, le problème ne se pose pas dans les mêmes termes pour la *Vita Heliogabali* (= *Hel.*) puisqu'elle est la plus longue des dix premières *Vies* principales et que, contemporaines ou non, les sources ne manquaient pas dans le cas d'un prince qui venait en bon rang dans la série des « tyrans ». Et pourtant, même dans son cas, l'invention se donne libre cours dans la deuxième moitié de cette vie, s'il est vrai que la séquence des chapitres 19 à 33 est tout entière placée sous le signe de la *mythistoria* ou roman historique relevant de la petite histoire et qu'elle tient à la fois de la chronique de l'œil de bœuf et d'un *A rebours* par anticipation.

Cette *Vie*, on le sait, est indissociable de celle d'Alexandre Sévère qui en constitue l'antithèse voulue. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'elle fasse figure de corps étranger dans le triptyque du tome III, 1. Il est en effet un fil conducteur qui en parcourt les trois volets, celui du *nomen Antoninorum*. Rappelons en premier lieu que Diadumène et Héliogabale reçurent ce nom. De plus, si la tradition d'*O. M.*, 2, 1 selon laquelle, une fois maître du pouvoir, Macrin l'aurait arboré n'est confirmée par aucun autre témoignage, l'histoire de ce *nomen* est au cœur des chapitres 6 et 7 de sa biographie (avant d'être retracée *in extenso* en *Dd.*, 6, 1-10). Le contexte suggère au demeurant qu'il avait été au centre des préoccupations de cet empereur qui, responsable du meurtre d'un Antonin (Caracalla), s'empressa de combler le vide ainsi créé en donnant à Rome un nouvel Antonin en la personne de son propre fils. L'anonyme n'ignorait certes pas qu'à travers Commode et Caracalla, ce *nomen* s'était abâtardi. Mais il entendait montrer qu'un pas irréversible avait été franchi dans sa décadence du jour où il avait pu être conféré à un *puerulus* ou à un tout nouvel empereur qu'on n'eut pas scrupule à présenter à cette fin comme le fruit

d'amours illégitimes. Il est significatif de ce point de vue que l'épilogue de la *Vie d'Héliogabale* rappelle que ce prince fut le dernier à le porter.

Dans son travail d'éditeur, R. TURCAN avait devant lui un texte sur lequel des générations d'érudits se sont penchées tout au long de cinq siècles. La meilleure preuve en est que les noms d'humanistes des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles commençant reviennent avec une fréquence peu commune dans un apparat qui leur rend pleine justice. Le texte retenu privilégie néanmoins les leçons de *P* (manuscrit le plus ancien) jusque dans ce qui, du point de vue syntaxique, ne relève d'un état ni classique ni même post-classique de la langue. Dans le droit fil du travail de R. HALLEN (*In Scriptores historiae Augustae studia*, Uppsala, 1941), R. TURCAN considère en effet que le latin de l'*Histoire Auguste* « reflète les mutations de la langue et qu'il s'agit souvent d'un latin négligé, presque parlé » (p. 15). D'où des choix le plus souvent conservateurs et, pour la plupart, justifiés en note. Les exemples que voici nous paraissent être les plus significatifs. En *O. M.*, 3, 6, le texte de *P* (*... se et Seuerus Antoninus uocauit*) est retenu parce que l'emploi du nominatif appellatif (*Antoninus*) syntaxiquement incorrect connaît un regain de faveur à date tardive où on le rencontre dans l'*Histoire Auguste*. En *Hel.*, 11, 6, le singulier *diceretur* (*... multa in dominos iocularia diceretur*) est également conservé. À l'appui de ce choix R. TURCAN (cf. déjà P. SOVERINI, *Atti Accad. Sc... Bologna, Rendiconti*, 59, 1970-1971) fait état de la tendance du latin vulgaire et tardif à « l'emploi impersonnel du singulier avec un pluriel neutre » (p. 185, n. 58). Un exemple tout aussi révélateur de cette fidélité raisonnée aux leçons de *P.* se rencontre en *Hel.*, 31, 7 (*ad nouaclum... qua postea barbam fecit*) que l'on complètera par la n. 180. Il arrive aussi qu'une leçon commune à la majorité des manuscrits soit conservée malgré les problèmes en apparence insurmontables qu'elle pose. C'est le cas en *Hel.*, 1, 6 où la mention d'une *aedes Orci* qui est un hapax est en définitive retenue puis justifiée sur la base de données topographiques qui méritent d'être prises en considération.

Il va de soi que la préférence de principe donnée aux leçons de *P* n'exclut pas des interventions même dans le cas où ces leçons figurent dans d'autres manuscrits. Entre autres exemples nous retiendrons ceux d'*O. M.*, 2, 5 et 4, 3 d'une part, celui d'*Hel.*, 23, 6 de l'autre. Dans le premier de ces passages R. TURCAN reprend à son compte une correction de CASAUBON dont le bien-fondé ne paraît guère discutable même si plusieurs éditeurs, et non des moindres, se sont refusés à la ratifier. Dans le second il suit à juste titre l'édition frobénienne de 1533 (ius postremo : in postremo *P*) et fait le point dans la n. 19 sur les problèmes posés par le texte des manuscrits et certaines des solutions qu'on leur a apportées. Dans le troisième enfin (cf. aussi n. 131) il adopte une correction de E. BROCKS (imperatorie : in praetorio *P*) qui nous paraît satisfaisante en ce qu'elle est des plus économiques. Signalons pour finir une conjecture de l'auteur qui améliore le texte de *Dd.*, 1, 6 où, avec lui, on corrigera désormais en *uiuum* ce qui dans les manuscrits est *diuum*.

Traduire l'*Histoire Auguste* ne va pas sans difficulté puisque l'anonyme en dit souvent trop peu dans une langue qui manque au demeurant de fermeté. Cette constatation vaut tout spécialement pour la *Vie d'Héliogabale* dont plusieurs passages sont d'interprétation problématique. Pour chacun R. TURCAN indique en note les tenants et les aboutissants des choix auxquels le traducteur se trouve confronté. L'exemple le plus net est sur ce point celui de la n. 168 qui discute les difficultés inhérentes aux mots *pinxit se*, d'apparence anodine, que l'on lit en 30, 1. Également exemplaire est l'exégèse proposée dans la n. 90 de l'adverbe *adfectato* qui figure en 10, 4.

Tout le reste n'est que vétille si l'on considère que le recenseur est dans la

nécessité de se prononcer en quelques jours sur des choix mûris par douze ans de réflexion. Il lui a semblé qu'en *O. M.*, 2, 2 la traduction affaiblit la portée des mots *quibus premebatur*, qu'en *Dd.*, 7, 1, « nom qui avait à cette époque plus de prestige que même celui des dieux » est préférable à « nom qui... avait plus de prestige qu'aucun autre même parmi les dieux ». Ajoutons que le *uel... uel* de *Dd.*, 8, 5 disparaît sur la page de gauche, qu'en *Dd.*, 9, 2, le singulier du latin (*per notarium*) pouvait être conservé en dépit du contexte qui fait état de deux lettres (ou, plus exactement, de l'original et d'un double) et qu'en *Hel.*, 4, 3, *dumtaxat* pouvait être rendu plus fidèlement. Mais ces quelques remarques ne doivent pas dissimuler l'essentiel : la traduction de R. TURCAN abonde en réussites parmi lesquelles il est difficile de choisir. Qu'il nous soit permis de faire ici un sort à la fin de *O. M.*, 1, 5 et surtout à *O. M.*, 12, 1 où la traduction proposée (« avec la prétention d'être un empereur-soldat ») est bien la meilleure qui soit du latin *uolens militariter imperare*.

Les éléments du commentaire indispensable à un texte aussi riche de données véridiques ou truquées se répartissent entre les introductions, quelques notes infrapaginales et les 122 pages de notes finales, occupant ainsi les trois quarts de ce tome III, 1. L'acquis le plus précieux des introductions tient à l'analyse spectrale qui met en lumière les diverses couches rédactionnelles de chaque *Vie*. Quant aux notes elles versent au dossier des problèmes débattus toutes les données susceptibles de les éclairer, qu'elles soient littéraires, historiques, prosopographiques, numismatiques, épigraphiques, papyrologiques, topographiques, juridiques ou qu'elles aient trait à la langue. Tout au plus peut-on regretter qu'en *O. M.*, 6, 2 (*... reuecti cum triumpho*) rien ne soit dit des circonstances dans lesquelles Caracalla avait été assassiné. Dans un ordre d'idées différent, R. TURCAN ajoutera à la série des réminiscences littéraires qu'il relève *O. M.*, 10, 1 où l'*audacia muliebris* de Julia Maesa doit assurément quelque chose à Liv., 1, 46, 8, puisque *Dd.*, 5, 2 apporte la preuve que l'anonyme pratiquait le premier livre de l'*Ab urbe condita*. De manière plus conjecturale on peut être tenté de déceler en *Hel.*, 4, 4 où il est fait mention des sénatus-consultes *de legibus matronalibus* pris à l'initiative de Symiamira un écho lointain des chapitres dans lesquels Tite-Live relatait les débats auxquels la loi Oppia donna lieu en 195 avant d'être abrogée. Enfin il est clair que la façon dont Héliogabale réagit à la colère des prétoriens en se cachant derrière un rideau à l'entrée de sa chambre à coucher (14, 6) évoque les conditions peu glorieuses dans lesquelles, s'il faut en croire Suétone (*Claud.*, 10, 2), Claude avait accédé à l'empire. La présence dans chacun de ces textes du participe *exterritus* légitime à nos yeux ce rapprochement.

Bref un excellent volume dans lequel il faut sans doute corriger, avant un nouveau tirage, deux coquilles mineures, « attentibile », n. 26, p. 127, et « paradeigm », n. 2, p. 156.

Jean-Claude RICHARD.

Collection Teubner.

Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum, præter Ennium et Lucilium, post W. MOREL, nouis curis adhibitis C. BUECHNER, editionem tertiam auctam curauit Jürgen BLÄNSDORF, éd. Teubner, 1995, XXVI et 494 pages.

Cette troisième édition teubnérienne des *F. P. L.* fait suite à celles de Willy MOREL et de Carl BÜCHNER. J. BLÄNSDORF, qui avait achevé son ouvrage en 1988, a dû en retarder la parution « propter difficultates temporum », jusqu'à la « redintegratam Germaniam » (préface, p. X). Mais bien que sa préface date de fin 1993,

il a continué jusqu'aux dernières épreuves à actualiser les données : en effet, p. 79, il cite la toute récente édition d'Accius par J. DANGEL, aux Belles Lettres, bien que celle-ci soit datée de 1995. Gageons donc qu'il a tenu un compte minutieux de l'édition, par E. COURTNEY, des *Fragmentary Latin Poets* (Oxford, 1993), qu'il dit dans sa préface avoir examinée autant que possible.

Les auteurs de ces fragments sont classés par ordre chronologique (depuis le *Carmen Saliare* jusqu'à Parthenius, VI^e^ siècle) y compris des anonymes datables (par ex. *versus populares in Cæsarem et similia*, p. 191 sq.), avant une section de fragments anonymes et indatables, classés dans un ordre qui se veut thématique. À côté du fragment cité, on trouve la référence exacte et la phrase qui sert à l'introduire dans le(s) texte(s) grâce au(x)quel(s) il nous est parvenu. S'y ajoute, le cas échéant, un apparat critique réduit à l'essentiel. Le plus souvent BLÄNSFORF conserve le même ordre que ses prédécesseurs teubneriens. Mais quelques discordances, toujours signalées, sont parfois justifiables : par exemple, pour les fragments de l'*Odyssée* de Livius Androcinus, BLÄNSDORF établit systématiquement son classement à partir du texte grec, qu'il propose en sus des fragments liviens. En outre, pour les « grands » auteurs ayant fait l'objet d'éditions antérieures, il donne une table de concordance très pratique. Enfin, il accompagne les sections consacrées aux plus célèbres auteurs d'éléments biographiques empruntés aux *testimonia* antiques et d'une bibliographie complètement à jour.

Quelques nouveautés apparaissent dans cette troisième édition. Des fragments font leur entrée dans les *F. P. L.*, signalés par un astérisque : ainsi p. 35, 67, 109, 125, 143, 157, etc. Il ne s'agit d'ailleurs pas toujours de citations au sens strict, mais, parfois, seulement de commentaires antiques à propos d'un auteur, sans fragment : ainsi p. 122 (il s'agit en l'occurrence de remarques lexicologiques de Pline, Arnobe et Festus à propos de Manilius, plutôt que de citations de Manilius).

Dès que possible, dans le cas de traductions, le texte grec, parfois de belle ampleur (cf. p. 161-163, Cicéron traduisant B 299-330), accompagne les vers latins, ce qui est à la fois utile et intéressant. En fin de volume, une table d'incipit (*initia fragmentorum*, p. 470 sq.) et un classement alphabétique des auteurs de fragments cités donnent une double entrée possible dans le recueil à qui cherche un fragment précis.

Pour finir, quelques minuscules critiques textuelles (sous réserve d'inventaire) : p. 27, fr. 16 (9) de Livius Andronicus, il faut rétablir le bon texte grec de β 423 : ἅπτεσθαι, et non ἅπτεσθσι (*sic*) ; p. 108, p. 120 et p. 415, mention est faite à la même référence de Varron, *L. L.*, 7, 28, avec des textes légèrement différents (à propos de l'adjectif *cascus*, utilisé par le *carmen Priami*, Papinius (Pomponius ?) et Manilius), ce qui incite à aller vérifier par soi-même. Le texte complet de VARR., *L. L.*, 7, 28 (que BLÄNSDORF cite d'après l'éd. GOETZ-SCHOEL, Leipzig, 1910) dit précisément ceci :

In carmine Priami quod est : Veteres Casmenas... profari. [frg. de la p. 415], † *et primum cascum significat uetus ; secundo eius origo Sabina, quæ usque ad radices in Oscam linguam egit. Cascum uetus esse significat Ennius quod ait* : [ici un vers d'Ennius, qui ne figure pas dans les *F. P. L.*, puiqu'en sont exclus Ennius et Lucilius]. *Eo magis Manilius quod ait : Cascum duxisse, etc.* [frg. de la p. 120]. *Item ostendit Papini epigrammation, quod in adolescentem fecerat Cascam : ridiculum est, etc.* [frg. de la p. 108].

Or BLÄNSDORF ampute sérieusement le texte varronien en choisissant dans l'ensemble de ce paragraphe, dans l'ordre qui est effectivement le leur et en les séparant par des points de suspension, les mots nécessaires et suffisants qui vont lui servir à présenter chacun des trois fragments, y compris lorsqu'ils se trouvent dans des phrases différentes : ainsi p. 120 *cascum uetus esse significat... Manilius*

quod ait : frg., alors que chez Varron le sujet de *significat* était *Ennius*. En outre, pour ce même passage, le texte attribué à un *carmen Priami* (donné p. 415) donne l'infinitif *profari*, avec l'apparat critique | profari *et cod.* : profarei *Grilli 39 n. 2*, sans mention au *profarier* de l'éd. varronienne de R. G. KENT, où *profarier* remplace '... *profari*' *et, ad loc.*. Cet infime reproche, qui doit concerner systématiquement les sources qui citent plusieurs fragments dans le même paragraphe, sous une seule référence, s'explique par le parti qu'a pris l'auteur (et l'éditeur ?) d'économiser au maximum la prose para-fragmentaire (et l'app. crit.), ce qui, avers de la médaille, évite au volume de prendre des proportions déraisonnables.

Mais, en tout état de cause, en dépit de ces quelques vétilles aisément pardonnées, ce remarquable travail rendra pour longtemps aux spécialistes les services très précieux que leur rendaient déjà les éditions antérieures de MOREL et de BÜCHNER.

Christian NICOLAS.

Cambridge University Press.

LIVY, *Ab Vrbe Condita*, Book VI, Edited by Christina Shuttleworth KRAUS (Cambridge Greek and Latin Classics) : Cambridge, Cambridge University Press, 1994, X-356 pages.

Comme celles qui la précèdent dans la même collection, cette édition sera un bon instrument de travail. Le texte qu'elle nous propose est celui de l'*O. C. T.* Sur les points où elle s'en écarte, C. S. KRAUS n'innove pas, mais elle réhabilite de façon à notre sens probante des leçons et des corrections qu'avec d'autres, CONWAY et WALTERS n'avaient pas cru devoir retenir. Quant à l'apparat critique, le choix d'un texte de référence a pour conséquence de l'alléger, sinon de le réduire à peu de choses.

La préface est conçue à une double fin. Dans sa première partie (1. *Livy : Life and Works* ; 2. *Livian Historiography* ; et, pour partie, 3. *Language and Style*), elle se présente comme une introduction « miniaturisée » à l'*Ab urbe condita*. On y rencontre successivement des indications claires sur les intentions de Tite-Live, sur ce que l'on peut conjecturer de ses sympathies politiques, sur la structure de son œuvre, sur les sources dont il disposait et la manière dont il les utilisait, sur les constantes qui régissent l'agencement de chaque livre, sur les grands thèmes de son *Histoire romaine*, sur les procédés auxquels il recourait (*sub oculos subiectio / repraesentatio*) pour rendre son lecteur plus réceptif aux leçons qui s'en dégageaient, sur la typologie des personnages, sur certains choix stylistiques, etc. La deuxième partie de cette introduction (3 *in fine* et surtout 4. *Ab urbe condita Book 6*) est consacrée à ce seul livre placé dans sa totalité sous le signe de la *secunda origo* (6, 1, 3). Comme C. S. KRAUS le souligne à juste titre, ce thème doit s'entendre non seulement de la renaissance et du relèvement de Rome au lendemain de l'épisode gaulois, mais aussi des débuts d'une historiographie digne de ce nom, s'il est vrai que Tite-Live se fait fort dès les premiers mots de ce livre 6 de fournir désormais à ses lecteurs un récit plus documenté et plus véridique qu'il ne l'avait fait pour la période couverte par les livres précédents.

Les notes qui occupent plus de la moitié de l'ouvrage sont une mine de renseignements souvent précieux d'ordre selon les cas grammatical, stylistique, littéraire et historique. Elles vont toujours à l'essentiel et s'attachent le plus souvent à mettre en lumière ce qui fait l'originalité, dans le contexte où elles prennent place, d'indications et de formules qui portent la marque de l'annalistique. Une remarque tou-

tefois. Elle a trait à la mention en 6, 20, 14 du *decretum*, consécutif à l'épisode de M. Manlius Capitolinus, par lequel ses *gentiles* décidèrent qu'aucun des leurs ne porterait à l'avenir le prénom de Marcus. C. S. KRAUS cherche à l'éclairer en le mettant en rapport avec la *damnation memoriae* et les précédents qu'on en connaît pour l'époque tardo-républicaine. Mais il est à coup sûr un rapprochement plus pertinent. Le seul autre *decretum gentilicium* dont le souvenir soit venu jusqu'à nous est celui par lequel, en 479, les *Fabii* avaient pris la décision d'assumer à eux seuls le poids de la guerre contre Véies (Dion. Hal., *A. R.*, 9, 15, 2; cf. Liv., 2, 48, 9, au témoignage duquel il devait désormais s'agir d'un *familiare bellum*). Si l'on admet que la tradition relative à ces *decreta* a quelque chose d'authentique, on est conduit à se pencher sur ce qui les différencie. Cette différence est différence de nature et non de degré. Elle traduit l'ampleur d'un processus dont les modalités nous échappent, mais qui n'en eut pas moins pour effet évident de restreindre le champ des activités ou visées gentilices.

Jean-Claude RICHARD.

Oxford University Press.

Wendell CLAUSEN, *Virgil Eclogues, with an Introduction and Commentary*, Clarendon Press : Oxford, 1995, 328 pages, prix non communiqué.

L'ouvrage est présenté comme le premier commentaire savant en langue anglaise des *Églogues*. Il comporte une Introduction plutôt modeste qui fait une large place à Théocrite, avec trois *Index* dont le dernier est assez curieusement un index de mots latins sélectionnés dans les *Églogues* selon des critères qui ne sont pas précisés. Le texte adopté est celui de MYNORS (Oxford, 1972), sans traduction.

Chacune des dix pièces est précédée par une courte présentation et un aperçu bibliographique; l'auteur, dans son Commentaire, s'attache à montrer comment Virgile s'est inspiré de ses modèles avec un large éventail de réminiscences poétiques tant grecques que latines (on y découvre la présence de Plaute), appuyé d'interprétations antiques (les deux Servius surtout), d'occurrences verbales et de particularités linguistiques. Un soin spécial est accordé à l'identification et à la signification des arbres et des plantes. En revanche l'arrière-plan politique, loin d'être négligeable dans certaines églogues, me semble un peu en retrait dans le commentaire d'autant plus que l'auteur le passe totalement sous silence dans son introduction générale.

Quelles que soient les qualités intrinsèques de ce travail incontestablement utile et riche à bien des égards — mais que peut-on dire de vraiment neuf aujourd'hui sur les *Bucoliques* à moins de s'attacher spécifiquement à la poétique virgilienne ? — on ne peut que déplorer à tout moment l'ignorance, volontaire ou non, des apports de la science française étonnamment frappée d'ostracisme par M. CLAUSEN. Les travaux de J. BAYET, de P. MAURY, de J. PERRET et de P. GRIMAL, parmi bien d'autres, auraient pourtant contribué à éclaircir et à enrichir le commentaire sous de nombreux aspects, notamment en ce qui concerne la chronologie des poèmes, les intentions prêtées à Virgile et l'architecture du recueil.

Roger LESUEUR.

Corpus christianorum. Series Latina.

Bernhard BISCHOFF et Bengt LÖFSTEDT, *Anonymus ad Cuimnamum. Expossitio Latinitatis*, Corpus Christianorum. Series Latina CXXXIII D : Turnhout, Brépols, 1992, 178 pages.

L'édition d'un texte par B. BISCHOFF et B. LÖFSTEDT ne peut que réjouir les chercheurs. Ainsi en va-t-il de l'*Anonymus ad Cuimnamum* (= Anon.). L'ouvrage commence par une solide introduction (p. VII-XXXVIII) répartie en deux sections. La première (p. VII-XXIII), rédigée par B. BISCHOFF, est une approche analytique et déductive d'un grammairien qui, faute de données et renseignements précis, se présente comme un intéressant témoin des études grammaticales latines au VIII[e] siècle et pour la branche insulaire. Aussi après l'histoire proprement dite du texte, intervient une réflexion sur les sources de l'Anon. puisées, en plus de Donat, référence majeure (*Editio secunda*), dans la plupart des *Grammatici* latins (p. XIII-XVI) auxquels il convient d'ajouter des grammairiens tardifs et chrétiens, voire eux-mêmes insulaires, tel Virgilius Maro. Conjointement les lemmes du texte sont illustrés par des citations d'auteurs antiques extraites de l'ensemble de la latinité, auxquelles s'adjoignent de nombreuses références à la Bible et aux auteurs chrétiens. La seconde section (p. XXIV-XXXVIII), écrite par B. LÖFSTEDT, offre une description linguistico-stylistique, détaillée et technique, de la langue et du mode d'écriture de l'Anon. Après une bibliographie précise (p. XXXI-XLII), intervient le texte proprement dit, établi et édité avec soin, comme le montre notamment la lecture de l'apparat critique. Il reste que les citations caractérisées par une grande diversité de provenance interdisaient à leurs éditeurs de reprendre la totalité de la tradition manuscrite ainsi concernée. On ne saurait faire grief de ce choix. On regrettera seulement que pour les auteurs de la République les meilleures éditions n'aient pas toujours été consultées, ou tout au moins lues avec attention. Il aurait été ainsi facile d'éviter p. 107 une erreur dans l'apparat critique (XV, 144), relative à un fragment *inc.* d'Accius. La leçon *amicitia*, au lieu d'*amitti* retenu, est en effet attribuée à KLOTZ, alors qu'elle est celle de la tradition manuscrite de Diomède. En revanche, dans ce même fragment *nam*, qui ne donne lieu à aucune remarque dans l'apparat, est une addition de RIBBECK, tandis que le premier *neque* ne se trouve qu'à partir des éditions du même Diomède. Plus grave encore : le vers ainsi établi : *Nam pretio neque amitti neque ui impelli neque precae quitus sum* est amétrique, quelle que soit la subdivision adoptée. Il comporte notamment un mélange impossible d'iambes et de trochées. Des problèmes similaires concernent d'autres auteurs de cette littérature fragmentaire et notamment Naevius.

Comprenons seulement que ces remarques restent mineures comparées à l'importance et à la qualité d'un texte établi et édité par deux savants dont la science n'est plus à démontrer.

Jacqueline DANGEL.

Éditions diverses.

Michael von ALBRECHT, *C. Valerius Catullus, Sämtliche Gedichte* : Stuttgart, Reclam, 1995, in-16, 246 pages.

O lepidus libellus ! Voici comblée une lacune étonnante : l'absence d'une traduction de Catulle en prose allemande. Outre le texte, ce volume renferme des trésors : une traduction précise et élégante, due à un grand humaniste, de brèves re-